

HOMÉLIE SUR LA CHANANÉENNE

AVANT-PROPOS

On a discuté l'authenticité de cette homélie. Savilius, ne doute pas qu'elle ne soit de saint Jean Chrysostome. Voici ce qu'il dit dans une note : «La copie de ce discours a été tirée par nous de la Bibliothèque Palatine, et nous l'avons corrigée sur deux manuscrits appartenant à celle du duc de Bavière. Il est vrai que plusieurs passages se retrouvent dans la cinquante-deuxième homélie sur saint Matthieu, et qu'elle n'est pas admise par le catalogue d'Augsbourg; je la tiens cependant pour authentique, bien qu'on y trouve des négligences, assez fréquentes du reste dans les discours prononcés par Jean à Constantinople.» Fronton-le-Duc paraît d'un sentiment opposé; et voici comment il l'émet, également dans une note : «L'opinion de Savilius a lieu de nous étonner; car Sixte de Siègne affirme que cette homélie figure dans la collection des œuvres d'Origène, en déclarant toutefois qu'elle est indigne de ce grand génie, et qu'elle doit avoir été, comme beaucoup d'autres, introduite là par une main étrangère. Pour moi, je dois reconnaître qu'elle diffère en bien des points, et surtout par l'étendue, de celle qu'on prétend être la même. J'ai mis la main sur une autre version, dont j'ai rencontré le manuscrit en Lorraine, et que j'ai complétée, soit d'après l'homélie faussement attribuée à Origène, soit d'après un texte grec de l'illustre cardinal Duperron.» C'est là dire d'une manière assez claire que la première homélie, celle donnée par Savilius et par Morel, n'est pas authentique. Tillemont réclame contre ce sentiment, et la regarde comme étant bien réellement de saint Jean Chrysostome.

Quant à la première partie jusqu'au n° 4, le doute ne me semble pas possible : elle porte de tels caractères d'authenticité qu'il suffit de l'examiner avec attention, en dehors de toute idée préconçue et de tout esprit systématique, pour se ranger à l'avis de Tillemont. Il n'est pas difficile de reconnaître là, notamment dans quelques phrases, l'empreinte du grand orateur. Les traits qui se rapportent à son premier exil, à son retour, à l'attitude de ses ennemis dans ces deux circonstances, sont tellement vrais par le sentiment et tellement conformes à l'histoire, qu'on ne saurait les avoir inventés après coup. ...

Je vais plus loin, et je regarde aussi comme authentique la seconde partie de l'homélie, sans prétendre néanmoins qu'un œil exercé ne puisse y découvrir quelques traces de l'inintelligence ou de la témérité des copistes. Sans doute plusieurs passages de l'homélie 52 sur saint Matthieu reparaissent dans celle-ci; mais on sait qu'il arrive plus d'une fois à notre saint docteur, comme à la plupart des autres, de revenir sur un enseignement déjà donné et de se faire ainsi des emprunts à lui-même : c'est donc là une preuve en notre faveur plutôt qu'une objection. On remarque encore, à la fin de cette homélie, une citation inexacte d'un texte de la Genèse, le mot ciel substitué à celui de lumière dans ce verset; «Dieu dit : Que la lumière soit ...» ce qui n'infirmes pas davantage notre sentiment, par la raison que Chrysostome citait souvent l'Écriture de mémoire, et pouvait dès lors commettre quelques légères erreurs. L'erreur n'existerait pas même dans ce cas, si, dans son esprit, la lumière signifiait le ciel, comme l'a pensé saint Augustin avec d'autres interprètes des premiers siècles : Ajoutons enfin que l'homélie dont il est ici question figure dans presque toutes les éditions antérieures à la nôtre.

HOMÉLIE

Prononcée par Jean après son retour de l'exil.

1. Longue est la tourmente; mais elle n'a pas ralenti votre empressement pour nos assemblées : nombreuses sont les épreuves; mais elles n'ont pas refroidi votre amour. L'Eglise ne cesse pas d'être attaquée et de vaincre, d'être circonvenue d'embûches et d'en triompher. Elle grandit par l'effet et dans la mesure des coups qu'on lui porte; les ondes se brisent à ses pieds, et le roc demeure immobile. La parole doctrinale retentit pendant le jour, les veilles saintes se prolongent bien avant dans la nuit : c'est une sublime émulation entre ces heures diverses; aux réunions succèdent les réunions. La nuit voit l'agora se transformer en église; votre zèle est plus ardent que le feu. Il se manifeste avec tant d'éclat qu'il n'est pas besoin de vous exhorter. Qui ne serait frappé d'étonnement et transporté d'admiration ? Nos frères n'étaient pas seuls à se réunir; les étrangers eux-mêmes étaient là. Tel est l'avantage des tribulations : de même que la pluie en tombant féconde la semence, de même la tribulation élève notre âme en la frappant. Dieu l'a dit, l'Eglise est inébranlable : «Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.» (Mt 16,18) Celui qui la combat s'y brise et la rend plus forte; celui qui s'élève contre elle est renversé, et ne fait qu'ajouter à nos trophées une splendeur nouvelle. Certes la gloire de Job était grande avant l'épreuve; mais elle le fut beaucoup plus après. Il n'était pas aussi beau quand son corps était sain qu'il le fut quand le pus coulait de ses plaies. Ne craignez jamais les tentations, si vous avez quelque générosité dans l'âme. La tribulation ne vous cause aucun mal; elle produit la patience. De même que la fournaise ne nuit pas à l'or, de même la tribulation n'altère pas un cœur généreux. Et que fait la fournaise à l'or ? Elle l'épure. Que fait la tribulation à celui qui la supporte ? Elle le rend patient; elle l'élève, elle dissipe la torpeur, elle concentre les forces de l'âme, elle rend l'intelligence plus maîtresse d'elle-même.

Ils ont provoqué les persécutions pour disperser les brebis; c'est le contraire qui est arrivé : les persécutions ont ramené le pasteur. Quelle est notre situation ? Prospère et glorieuse. Quelle est la leur ? Honteuse et déplorable. Où en sont-ils ? Ils ne se montrent même pas. Je parcours l'agora et je n'y rencontre personne. Feuilles légères, ils sont tombés au premier souffle du vent; la paille a été dispersée, et l'on a pu voir le froment pur; le plomb s'est fondu, et l'or pur est resté. Qui les a mis en fuite ? Personne; mais ils avaient pour ennemi leur propre conscience, qui parle après le péché. Ils savent ce qu'ils ont fait. Caïn aussi voulait tuer son frère. Or, pendant qu'il était poursuivi de cette pensée, sa fureur l'aveuglait; mais lorsqu'il eut commis le crime, plein d'angoisse et de frayeur, il errait par toute la terre. Pour eux, ils n'ont pas réellement accompli l'homicide; mais ils en ont été coupables dans leur pensée. Le meurtre a été commis, autant du moins que cela dépendait de leur malice; la bonté divine a seule protégé notre vie. Si je parle de la sorte, c'est pour exciter votre ardeur, c'est pour que vous ne redoutiez jamais les épreuves. Faites-vous partie de la pierre ? n'en craignez donc pas les flots; car «sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle,» (Mt 16,18) a dit le Sauveur. La guerre s'élève tantôt au dehors et tantôt au dedans; mais on ne fait pas sombrer le navire.

2. Gardons-nous toutefois d'employer tout notre temps à dresser leur acte d'accusation; livrons-les aux terreurs de leur propre conscience, laissons cet invisible bourreau déchirer leur âme et punir leurs criminelles passions; laissons-les fuir quand personne ne les poursuit, abandonnons-les à leur ignominie sans que personne les attaque. Pour nous, servons à votre charité son repas ordinaire. Il ne serait pas juste d'énumérer les crimes de nos ennemis, et de laisser nos enfants souffrir la faim. Hier c'était Paul qui faisait les frais de notre table; aujourd'hui c'est Matthieu : hier le faiseur de tentes; aujourd'hui le publicain : hier le blasphémateur; aujourd'hui l'homme de rapines : hier le persécuteur; aujourd'hui l'homme cupide. Mais le blasphémateur ne demeura pas blasphémateur; il devint apôtre : le voleur non plus ne demeura pas voleur; il devint un évangéliste. Je rapproche à dessein leur iniquité passée de leur vertu présente, pour vous apprendre de quel avantage nous est la pénitence, et pour que vous ne désespériez jamais de votre salut. Nos maîtres se rendirent d'abord tristement célèbres par leurs péchés; mais ils le furent ensuite par leur justice : témoins ce publicain et ce blasphémateur, revenus du fond même de l'iniquité. Qu'est-ce donc que la charge de publicain ? Une rapine légale, la violence sous la protection du pouvoir, l'injustice se

couvrant de la majesté des lois : le plus terrible des voleurs, c'est le publicain. Qu'est cette charge, encore une fois ? Je l'ai dit, une violence qui se cache et se protège derrière la loi, un bourreau prenant la place d'un médecin. Comprenez-vous cette parole ? les lois sont faites pour guérir, et puis elles tuent; au lieu de cicatrifier la plaie, elles l'aigrissent. Qu'est cette charge, je le répète ? L'impudence dans le mal, le larcin n'ayant pas même besoin d'occasion, pire dès lors que le larcin ordinaire. Le voleur rougit du moins quand il vole : le publicain vole en toute confiance. Et voici cependant un publicain qui devient tout-à-coup un évangéliste. Comment et de quelle manière ? «En passant, Jésus vit Matthieu assis à son bureau, et lui dit : Viens à ma suite.» (Mt 9,9) Ô puissance de la parole ! L'hameçon fut saisi, et ce nouveau soldat se trouva pris; la boue fut changée en or. L'hameçon fut pris; «et, se levant aussitôt, le publicain suivit le Christ.» Il était au fond de l'iniquité, et il monta au faite de la vertu. Que personne donc, mes bien-aimés, ne désespère de son salut. L'iniquité n'appartient pas à la nature; nous possédons le privilège de l'intelligence et de la liberté. Etes-vous publicain ? vous pouvez devenir évangéliste. Etes-vous blasphémateur ? Vous pouvez devenir apôtre. Etes-vous larron ? vous pouvez ravir le paradis. Etes-vous mage ? vous pouvez adorer le Seigneur. Il n'est pas de vice qui ne soit effacé par la pénitence. Ainsi donc le choix du Christ a porté sur les positions les plus criminelles, pour ne laisser finalement de subterfuge à qui que ce soit.

3. Ne me dites pas : Je suis perdu; que puis-je espérer ? Ne me dites pas : J'ai péché; que puis-je faire ? – Vous avez un médecin supérieur à toute faiblesse, un médecin qui triomphe de toute maladie, un médecin qui guérit d'un signe, d'un acte de sa volonté, un médecin dont la bienveillance égale le pouvoir. C'est lui qui vous a donné l'être; à plus forte raison est-il capable de ramener au bien cet être vicié. Ne savez-vous pas comment, au commencement du monde, il prit un peu de terre dans sa main pour en faire un homme; comment d'un peu de boue il fit une chair humaine; comment il façonna les nerfs, les os, la peau, les veines, les narines, les yeux, les paupières, les sourcils, la langue, la poitrine, les mains, les pieds, tout le corps en un mot ? Il n'y avait là que de la terre, une seule substance; l'art survint et produisit cette œuvre si belle et si variée. Pourriez-vous m'exposer le mode de votre création ? Vous ne pourrez pas mieux me dire de quelle manière vos péchés sont effacés. Si le feu tombant sur les épines les consume en un instant, faut-il s'étonner que la volonté divine consume toutes nos iniquités, les détruise de fond en comble, et rende un pécheur semblable à celui qui n'a jamais péché ? Ne cherchez pas comment cela se fait, ne fouillez pas dans le mystère; croyez simplement au miracle. – J'ai souvent et beaucoup péché, dites-vous. – Et qui donc est exempt de péché ? – Mais les miens sont plus graves et plus nombreux que ceux d'aucun autre homme. Voici qui vous suffit pour sacrifice expiatoire : «Dites le premier vos iniquités, et vous rentrerez dans la justice.» (Is 43,26) Reconnaissez-vous comme pécheur, et ce sera pour vous un commencement de justification. Gémissiez, repentez-vous, versez des larmes. Est-ce que la courtisane eut recours à d'autres moyens. Elle n'offrit que son repentir et ses larmes; et la pénitence, à laquelle elle s'était confiée, la guida par la main à la source divine.

4. Écoutons maintenant ce que dit le publicain, l'Évangéliste : «Jésus étant sorti vint dans le pays de Tyr et de Sidon; et voilà qu'une femme ...» (Mt 15,21-22) Remarquez cette expression d'étonnement : «Et voilà qu'une femme,» l'arme antique du diable, celle qui m'a chassé du paradis, la mère du péché, la promotrice de la prévarication; oui, cette femme s'approche, cette même nature : spectacle étrange, spectacle inouï ! Les Juifs s'éloignent, et la femme suit. «Voilà donc qu'une femme, venant de ces contrées, l'implore et lui dit : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi.» C'est un évangéliste que cette femme; elle confesse la divinité et l'incarnation. «Seigneur;» voilà pour la puissance. «Fils de David;» voilà pour l'incarnation. «Ayez pitié de moi.» Quelle philosophie dans cette âme ! Ayez pitié de moi; je n'ai pas de bonnes œuvres à faire valoir, je ne puis pas m'appuyer sur la droiture de ma vie; j'ai recours à la miséricorde, je me réfugie dans le port ouvert à tous les pécheurs; j'implore la pitié, qui ne connaît pas les rigueurs de la justice, qui sauve sans examen. – C'est ainsi que la pécheresse, l'infidèle ose s'avancer. J'appelle encore votre attention sur la philosophie de cette femme : elle ne s'adresse pas à Jacques, elle n'interpelle pas Jean, elle ne va pas trouver Pierre, elle n'essaie pas d'une division dans le chœur sacré. Je n'ai pas besoin d'intermédiaire, la pénitence seule me servira d'avocat, je vais à la source même. Il s'est abaissé, il s'est revêtu d'une chair pour que je puisse lui parler, moi aussi. Au ciel les chérubins tremblent devant lui, ici-bas une courtisane lui parle. – «Ayez pitié de moi.» Parole bien simple, mais qui trouve l'immense océan du salut. – Ayez pitié de moi; c'est pour cela que vous êtes venu, c'est pour cela que vous avez pris une chair mortelle, c'est pour cela que vous êtes devenu ce que je suis. Là-haut un respect mêlé de crainte, ici-bas une pleine confiance. Ayez pitié de moi; je

ne réclame pas de médiateur; ayez pitié de moi. – Que te faut-il ? – La miséricorde. – Que souffres-tu ? «Ma fille est cruellement tourmentée par le démon.» La nature est donc tourmentée, la compassion se manifeste.

La voilà qui vient implorer pour sa fille; elle n'amène pas la malade au médecin, elle n'apporte que sa foi. – Il est Dieu, rien n'échappe à ses regards. «Ma fille est cruellement tourmentée par le démon.» (Mt 15,21-22) – Plaintes amères; l'aiguillon de la nature a déchiré son cœur maternel, ses entrailles sont bouleversées. – Que ferai-je ? Je suis perdue. – Pourquoi ne dis-tu pas : Ayez pitié de ma fille; mais bien : Ayez pitié de moi ? – Ma fille n'a pas le sentiment de son mal, elle ne sait pas ce qu'elle souffre, elle ignore sa propre douleur; son infortune et mieux encore son insensibilité sont un voile devant ses yeux. Ayez pitié de moi qui vois chaque jour ce douloureux spectacle; c'est ma maison qui est le théâtre d'une telle calamité. Où fuirais-je ? Au désert ? Mais je n'ose pas la laisser seule. Dois-je rester là ? Mais c'est là qu'est l'ennemi; la tempête sévit dans le port, la désolante scène est là, je le répète. Que vous dirais-je de mon enfant ? Qu'elle est morte ? Mais elle se meut. Qu'elle est vivante ? Mais elle ne sait ce qu'elle fait. Je ne puis pas trouver un nom capable de rendre sa souffrance. Ayez pitié de moi. Si ma fille était morte, je ne serais pas aussi malheureuse; j'aurais déposé son corps dans le sein de la terre, et le temps eût calmé ma douleur et cicatrisé ma blessure; tandis que j'ai perpétuellement sous les yeux un cadavre qui ne cesse d'irriter ma plaie et d'augmenter ma souffrance. Comment puis-je la voir tourner les yeux, se tordre les mains, les cheveux épars, l'écume à la bouche, en butte aux coups d'un invisible bourreau, d'un bourreau qui ne se manifeste que par les coups mêmes qu'il frappe ? Spectatrice d'une douleur étrangère, je suis torturée dans mon cœur. Ayez pitié de moi. Quelle affreuse tempête, la souffrance et la terreur : la souffrance qu'éprouve la nature, la terreur qu'inspire le démon. Je n'ai pas le courage de m'approcher, ni de la toucher. La souffrance m'attire, la terreur me retient. Ayez pitié de moi.

5. Réfléchissez encore sur la philosophie de cette femme. Elle ne va pas trouver les magiciens; elle n'appelle pas les devins; elle n'emploie pas de superstitieuses ligatures; elle n'appelle pas à prix d'argent les femmes adonnées aux malélices, qui font profession d'évoquer les démons et qui ne font que redoubler le mal; elle repousse toute cette officine du diable et va se jeter aux pieds du Sauveur de nos âmes. «Ayez pitié de moi, ma fille est cruellement tourmentée par le démon.» Vous comprenez sa douleur, vous qui avez été pères; et vous, mères, venez toutes en aide à mon discours : je ne puis pas exprimer les tourments que subit cette faible femme. «Ma fille est cruellement tourmentée par le démon.» Voyez-vous cette philosophie, voyez-vous cette persévérance, ce courage, cette patience inébranlables ? «Jésus ne lui répondit pas un mot.» (Mt 15,23) Chose étonnante ! elle prie, elle implore, elle raconte ses malheurs avec de profonds gémissements, elle les retrace avec larmes; et celui qui aime tant les hommes ne lui répond pas, le Verbe se tait, la source demeure fermée, le médecin retient ses remèdes. – Quelle chose étonnante, encore une fois, quelle chose incroyable ! Vous courez vers les autres malheureux, et vous repoussez celle-ci qui accourt vers vous ! – Mais il faut reconnaître aussi la sagesse du médecin. Il ne répond rien à cette femme. Pourquoi cela ? Parce qu'il faisait peu d'attention aux paroles et qu'il sondait les secrets du cœur. Il ne répond rien. Que font alors les disciples ? Comme la femme n'obtenait pas de réponse, ils s'approchent de Jésus et lui disent : «Renvoyez-la, car elle ne cesse de crier après nous.» C'est le cri du dehors qui te frappe, j'entends celui du dedans; grande est la voix du corps, plus grande celle de l'âme. «Renvoyez-la, car elle ne cesse de crier après nous.» Un autre évangéliste dit : «Devant nous.» Paroles opposées, mais nullement fausses : l'une et l'autre expriment une action de cette femme. Sans doute qu'elle suivait d'abord le Sauveur; et puis, voyant qu'il ne répondait pas, elle passe devant lui et se prosterne à ses pieds, comme un chien lèche ceux de son maître. «Renvoyez-la;» elle se donne en spectacle, elle attire les regards. – Eux ne voyaient que le tableau d'une douleur humaine, mais le Sauveur considérait son amour maternel et se proposait de la sauver. «Renvoyez-la, car elle ne cesse de crier après nous.» Que répond le Christ ? «Je ne suis envoyé qu'aux brebis qui ont péri de la maison d'Israël.» (Mt 15,24) Sa réponse augmente donc la blessure; le médecin emploie le fer, mais pour unir et non pour diviser.

6. Redoublez ici d'attention, appliquez toute votre intelligence, car je vais agiter une profonde question. «Je ne suis envoyé qu'aux brebis qui ont péri de la maison d'Israël.» – C'est là toute votre mission ? Ne vous êtes-vous fait homme, n'avez-vous pris une chair, n'avez-vous accompli des œuvres si merveilleuses, que pour sauver un petit coin du monde, lequel devait encore périr ? L'univers est-il donc vide, et n'existe-t-il pas des Scythes, des Thraces, des Indiens, des Maures, des Ciliciens, des Cappadociens, des Syriens, des

Phéniciens, et tant d'autres peuples que le soleil éclaire dans sa marche ? Vous seriez donc venu pour les Juifs seuls, et vous abandonneriez avec dédain tous les Gentils ? Vous ne feriez donc aucune attention à la fumée de l'encens et des victimes ? Il vous importerait donc peu que votre Père fût outragé ? Peu vous importerait donc aussi que les idoles soient adorées, que les démons reçoivent de funestes hommages ? Ce n'est pas là ce que disent de vous les prophètes. Votre aïeul selon la chair, que dit-il ? «Demande, et je te donnerai les nations pour héritage, et pour possession les extrémités de la terre.» (Ps 2,8) Que dit Isaïe, le prophète qui contempla les séraphins ? «La racine de Jessé germera, elle s'élèvera pour commander aux nations; les nations espéreront en lui.» (Is 11,10) Et le vieux Jacob ? «Un chef ne manquera jamais dans Juda, il naîtra toujours un conducteur de sa race, jusqu'à ce que vienne celui en qui tout doit s'accomplir; il sera l'attente des nations.» (Gen 49,10) Et Malachie ? «Les portes d'airain seront fermées parmi vous, et ce qui a été résolu ne sera pas changé : du lever du soleil à son coucher, ton nom est glorifié parmi les nations, en tout lieu on offre l'encens au Seigneur et des victimes pures.» (Mal 1,10-11) David chante encore : «Nations, battez toutes des mains, célébrez le Seigneur par des cris d'allégresse, car il est le très-haut, le terrible, le souverain roi de toute la terre. Dieu s'est élevé parmi les transports de la joie; la marche du Seigneur était accompagnée par la voix de la trompette.» (Ps 46,2-5) Un autre a dit : «Nations, réjouissez-vous avec son peuple.» (Dt 32,43)

Et vous-même, en venant, n'avez-vous pas aussitôt appelé les mages, ces maîtres des nations, ces instruments de la tyrannie du diable et de sa puissance ? En vous penchant vers eux, n'en avez-vous pas fait des prophètes ? Vous appelez les mages, et les prophètes d'Israël ont ainsi parlé des nations. Après votre résurrection, à votre retour des enfers, vous dites aux disciples : «Allez enseigner toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du saint Esprit.» (Mt28,19) Et, quand cette femme, si malheureuse et si digne de pitié vient vous prier pour sa fille, implorant la fin de ses malheurs, vous dites : «Je ne suis envoyé qu'aux brebis qui ont péri de la maison d'Israël.» Vous avez cependant dit au centenier qui se présentait à vous : «Je viendrai, et je guérirai votre serviteur.» (Ibid., 8,7) Vous direz au larron suppliant : «Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis;» (Lc 23,43) au paralytique : «Lève-toi, prends ton lit et marche;» (Mt 9,6) à Lazare dans le tombeau : «Lazare, viens dehors;» (Jn 11,43) et cet homme mort depuis quatre jours sortit. Vous purifiez les lépreux, vous ressuscitez les morts, vous raffermissez les paralytiques, vous rendez la lumière aux aveugles, vous sauvez les larrons, vous rendez une courtisane plus pure qu'une vierge; et cette mère désolée n'obtient pas de vous une réponse ! Quelle chose étrange, inouïe, incompréhensible !

7. Encore ici, redoublez d'attention, si vous voulez apprécier la mâle vertu de cette femme, la sagesse et la bonté du Seigneur; si vous voulez savoir le bien qui résulte d'un tel retard, les richesses produites par la patience; et, lorsque vous prierez vous-mêmes sans rien obtenir d'abord, vous n'abandonnez pas la prière. Courage donc et soyez vigilants. Lorsque les Juifs eurent été délivrés du joug des Egyptiens et qu'ils eurent échappé aux mains de Pharaon, ils allèrent dans le désert pour entrer ensuite dans le pays des Chananéens, de ce peuple idolâtre ou plutôt sans religion, qui se prosternait devant la pierre et le bois, de ces hommes marqués du caractère de l'impiété; Dieu fit alors à son peuple cette loi : Vous ne prendrez pas de leurs fils pour gendres, vous ne leur donnerez pas vos filles en mariage; ne leur livrez pas votre or; ne les admettez pas à votre table, n'ayez avec eux aucun commerce; car ce sont des nations impies, et je vous introduis dans leur contrée pour qu'elle devienne votre héritage. Voici donc comment cette loi devait être interprétée : N'achetez pas, ne vendez pas à ces peuples; ne vous unissez avec eux ni par le mariage ni par aucun autre contrat; en devenant leurs voisins, demeurez-en séparés par les mœurs. Ainsi donc, n'ayez avec eux rien de commun, ni dans les intérêts, ni dans les affections de la famille, de peur que des rapports trop intimes ne vous entraînent à l'impiété; de peur que de mutuels échanges ne résulte une dangereuse amitié. Maintenez une séparation perpétuelle. Vous n'avez rien à faire avec les Chananéens; leur or, leur argent, leurs étoffes, leurs filles, leurs fils, tout doit vous demeurer étranger : vivez à part. Vous avez une langue distincte, je viens de vous donner une loi; la loi, c'est une haie qui sépare.

De même qu'une vigne est entourée d'une haie, de même les Juifs sont entourés de leur loi; ils ne doivent pas la franchir pour entrer en rapport avec les Chananéens. Chez ces derniers existaient des promiscuités infâmes, l'ordre de la nature était renversé, on rendait un culte divin aux idoles, on se prosternait devant le bois, le Dieu véritable était outragé, les enfants étaient immolés, les pères méprisés, les mères avilies, toute chose bouleversée de fond en comble; ils vivaient à la manière des démons. Aussi les Juifs n'avaient-ils avec eux

aucun commerce, ne leur vendaient et ne leur achetaient rien, ne les admettaient jamais dans leur famille, tant étaient terribles les peines portées par la loi. Rien de commun, je le répète; aucune liaison, aucun intérêt, aucun pacte possible, pour que l'amitié ne devint pas une occasion d'impiété. Voilà donc que la loi, je l'ai dit encore, était une haie qui les séparait et les protégeait. «J'ai planté une vigne, dit le Seigneur, et je l'ai entourée d'une haie,» (Is 5,1-2) c'est-à-dire d'une loi dont les préceptes font l'office d'épines pour en défendre l'accès. Abominables étaient donc les Chananéens; on les tenait pour des hommes impies, impurs, criminels, immondes : il résultait de là que les Juifs, quand du moins ils étaient fidèles à leur loi, ne voulaient pas même s'entretenir avec eux. Or, comme cette femme était chananéenne, puisqu'elle était sortie de leur pays, selon l'expression de l'Évangéliste, quand elle vint trouver le Christ, celui-ci refusa d'abord d'entendre une fille de Chanaan, lui qui disait : «Quel est celui d'entre vous qui m'accusera de péché ?» (Jn 8, 46) Ai-je transgressé la loi ? Il était homme, il en remplissait les devoirs.

8. Je vous demande une fois de plus de vous appliquer à bien comprendre ce discours. Ainsi donc, cette femme était chananéenne, sortie d'un pays où régnaient toutes les fureurs et toutes les impiétés, la tyrannie du diable et les impudences des démons, où la nature était foulée aux pieds et l'humanité rabaissée au niveau des bêtes, sous l'insolent empire des esprits de l'abîme; et la loi s'opposait avec une inflexible rigueur à ce que les Juifs eussent avec les Chananéens aucune des relations indiquées plus haut. D'autre part, le Christ venant en ce monde s'était soumis à toutes les conditions de la nature humaine : en son temps il avait été circoncis, il avait offert des sacrifices et pratiqué toutes les autres cérémonies légales, bien qu'il dût abroger la loi; il avait fait tout cela pour qu'on ne pût pas lui dire : N'ayant pas voulu l'accomplir, il l'a détruite. Il l'accomplit donc d'abord, puis il l'abroge. C'est pour que vous ne puissiez pas lui faire un tel reproche qu'il se conforme à toutes les prescriptions légales. De là ce défi qu'il porte hautement à ses ennemis : «Quel est celui d'entre vous qui m'accusera de péché ?» (Jn 8,46) Mais, comme la loi défendait aussi d'avoir aucun rapport avec les Chananéens, il commence par se mettre à l'abri des accusations des Juifs, de telle sorte qu'ils ne puissent pas lui dire : Si nous ne croyons pas à ta parole, c'est que tu n'obéis pas à notre loi et que tu la renverses; car tu vas dans la terre des Chananéens, nouant avec eux des rapports, bien que la loi le défende d'une manière formelle. – C'est pour cela qu'il ne parle pas immédiatement à cette femme. Voyez son respect pour la loi, puisque ce respect va même jusqu'à retarder le salut; voyez comment il ferme la bouche aux Juifs, tout en augmentant le mérite de cette femme. «Jésus, est-il dit, ne lui répondit pas un mot.» – Je ne veux pas même vous fournir un prétexte. Voyez, je ne parle pas; voyez, je ne réponds même pas à sa demande. Le malheur est là, et je ne fais pas pour le guérir ce qui est en mon pouvoir; là est le naufrage, et moi qui suis le pilote, je ne triomphe pas de la tourmente; et cela, à cause de vos mauvaises intentions, pour vous ôter tout sujet de calomnie. Voilà une femme dont la présence attire sur moi tous les regards, et cependant elle n'obtient pas une réponse, afin que vous n'ayez pas la possibilité de dire : Tu vas au devant des Chananéens, tu transgresses la loi, c'est la raison que nous avons de ne pas croire en toi. Ainsi donc, vous le voyez, il ne répond pas à la femme, pour mieux répondre aux Juifs : son silence à l'égard de la première est une voix puissante contre les idées perverses des seconds.

9. Il agissait ainsi, non pour sauvegarder sa propre dignité, mais pour condescendre à leur faiblesse. Quand il guérissait le lépreux, il disait de même : «Va, et fais l'offrande que Moïse a prescrite ?» (Mt 8,4) – Mais c'est toi qui l'as guéri, et tu le renvoies à la loi de Moïse ? Oui. – Pourquoi cela ? – A cause des Juifs, pour qu'ils ne puissent pas m'accuser d'avoir violé la loi. – C'est ce qui nous explique ce qu'on remarque d'insolite dans la manière dont il guérit le lépreux. Écoutez plutôt : «Et voilà qu'un lépreux s'approchant de lui le pria en disant : Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. Etendant alors la main, il le toucha et dit : Je le veux, sois guéri.» (Mt 8,2-3) Selon la loi, il était défendu de toucher un lépreux. Lorsque Naaman, ce chef des armées, couvert de lèpre, vint trouver le prophète Elisée, le disciple du prophète dit à celui-ci : Voici le général lépreux qui est à la porte; Elisée envoie le disciple lui dire : «Va te laver dans les eaux du Jourdain.» (IV Roi 5,10) Il n'ose pas sortir lui-même, voir le lépreux, le toucher. Comme le prophète avait donc guéri le lépreux sans le toucher, Jésus, voulant empêcher les Juifs de dire qu'il guérissait de la même manière que le prophète, ose faire ce que celui-ci n'avait pas fait. «Je le veux, sois guéri; et, étendant la main, il toucha le lépreux.» Pourquoi le toucha-t-il ? Pour vous montrer qu'il n'était pas le serviteur ou l'esclave de la loi, qu'il en était le seigneur ou le maître. – Mais comment alors a-t-il sauvegardé cette loi ? – En prononçant cette parole; «Je le veux, sois guéri,» ne commençant pas ainsi par le toucher. La parole précède, le mal est chassé, et c'est alors qu'il touche cet homme atteint

d'une impureté légale. Le Sauveur dit : «Je le veux, sois guéri.» Qu'arrive-t-il ? «Aussitôt le lépreux est guéri.» L'Évangéliste n'a pas pu trouver un mot aussi rapide que la guérison; car aussitôt est encore bien lent. Aussitôt, comment ? Aussitôt que la parole est partie, la maladie est chassée, la lèpre a disparu, le corps du lépreux est purifié. Voilà pourquoi le Sauveur lui dit : «Va te montrer au prêtre, et fais l'offrande que Moïse leur a prescrite en témoignage.» A qui cet homme doit-il se présenter ? Aux Juifs, pour qu'ils ne disent pas que je transgresse la loi. J'ai guéri le lépreux et je lui dis : Fais l'offrande qui est marquée dans la loi. De telle sorte qu'au grand jour cet homme s'élèvera contre eux en leur disant : Oui, il me commanda de faire l'offrande légale.

Le Christ a beaucoup fait pour éclairer les Juifs et les rendre entièrement inexcusables; nous en avons un exemple dans le fait dont nous parlons. «Ayez pitié de moi, car ma fille est cruellement tourmentée par le démon. Et lui ne répondait pas un mot. Or les disciples s'approchent et lui disent : Renvoyez-la, elle ne cesse de crier après nous.» (Mt 15,22-23) Que répond alors le Sauveur ? «Je ne suis envoyé qu'aux brebis qui ont péri de la maison d'Israël.» (Ibid., 24) Les Juifs ne pouvaient donc pas dire : Tu nous a quittés pour aller chez les étrangers, et c'est pour cela que nous n'avons pas voulu croire en toi. – Voyez, semble-t-il leur avoir dit, des Gentils mêmes viennent me trouver, et je ne les accueille pas; tandis que je vous appelle quand vous me fuyez. «Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine;» (Mt 11,28) et vous n'êtes pas venus. Je repousse cette femme; mais elle reste auprès de moi. «Le peuple que je n'ai pas connu, disait-il par la voix d'un prophète, m'a servi; en entendant ma voix, il s'est rangé à mon obéissance;» (Ps 17,45) et par un autre : «Je me suis manifesté à ceux qui ne me cherchaient pas, et ceux qui ne m'interrogeaient pas, m'ont trouvé.» (Is 45,1) Comparez maintenant : «Renvoyez-la, car elle ne cesse de crier après nous;» et le Christ lui-même : «Je ne suis envoyé que pour les brebis qui ont péri de la maison d'Israël.» Cela n'empêche pas cette femme de s'écrier : «Sans doute, Seigneur; mais secourez-moi.» (Mt 15,25) Et en parlant ainsi elle l'adorait. Il ne lui répond pas encore; pour toute réponse, voici ce qu'il dit : «Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens.» (Ibid., 26) Étonnante conduite du médecin ! Il la réduit en quelque sorte au désespoir. «Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants.» Quels sont ces enfants ? Les Juifs. «Et de le donner aux chiens,» c'est-à-dire à votre peuple.

10. Toutes ces paroles du Seigneur ont tourné certes à la confusion des Juifs : ceux qu'il a nommés les enfants, sont ensuite devenus les chiens. De là ces expressions de Paul : «Voyez les chiens, voyez les mauvais ouvriers, voyez la circoncision, et nous appartenons nous-mêmes à la circoncision.» (Phil 3,2-3) Les Gentils étaient appelés les chiens, et ils sont devenus les enfants. «Mes petits enfants, vous que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que le Christ soit formé pleinement en vous.» (Gal 4,19) Cet éloge est la condamnation des Juifs. «Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens.» Que répond la femme ? «Sans doute, Seigneur.» Quelle force dans ce faible cœur, quelle lutte magnanime ! Le médecin dit : Non; et cette femme dit : Oui. Ce n'est là cependant ni une récrimination ni une téméraire résistance; elle ne veut pas autre chose que le salut. «Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. – Sans doute, Seigneur.» Vous m'appellez chienne, et je vous appelle Seigneur; vous me couvrez de honte, et je vous glorifie. «Sans doute, Seigneur; mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.» (Mt 15,27) Ô sagesse de cette femme ! Elle base son instance sur la parole même du Sauveur. – J'accepte le nom, pourvu que j'obtienne aussi la nourriture. Je ne repousse pas l'outrage qui m'est fait; mais, avec le nom, qu'on me donne au moins l'aliment des chiens. – Elle parle conformément à la situation qui lui est faite. – A vous de réaliser ce que vous dites : puisque vous m'appellez un chien, donnez-moi les miettes. Vous voilà devenu l'avocat de ma demande; montrez par votre réponse que vous l'avez vraiment adoptée. «Sans doute, Seigneur; mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.»

Que fait alors celui qui n'avait eu pour elle que des refus et des répulsions, celui qui disait : «Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens;» et encore : «Je ne suis envoyé que pour les brebis qui ont péri de la maison d'Israël ?» Que dit-il maintenant ? «Ô femme ! grande est ta foi.» (Ibid., 28) Vous êtes donc tout-à-coup devenu le panégyriste de cette femme ? Vous exaltez son mérite ? Ne la méprisiez-vous pas tout à l'heure ? Ne la repoussiez-vous pas ? – Je l'avoue; et c'est pour cela même que j'ai différé. Si je l'avais écoutée dès le principe, sa foi ne vous aurait pas été manifestée. En recevant tout d'abord l'objet de sa demande, elle se fût promptement retirée, et personne n'eût connu son trésor. Mon retard s'explique par le désir que j'avais de faire éclater sa foi. «Ô femme !» Et

c'est Dieu qui parle ainsi. Qu'ils écoutent avec attention ceux qui prient avec indifférence : Lorsque je dis à quelqu'un : Priez Dieu, adressez-lui vos supplications et vos soupirs; on me répond : Je l'ai prié, non pas une, deux ou trois fois, mais dix et vingt, sans avoir rien obtenu. – Ne cessez pas, frère, jusqu'à ce que votre prière soit exaucée; c'est le don qui met seul un terme à la prière. Ne cessez que lorsque vous aurez obtenu; ou plutôt non, ne vous arrêtez pas même alors, persévérez encore dans la prière. Si vous n'avez pas obtenu, priez pour obtenir; quand vous avez obtenu, rendez grâces pour le bienfait. Beaucoup entrent dans une église et prononcent là de longues formules de prières; puis ils se retirent sans savoir ce qu'ils ont dit; leurs lèvres s'agitent, eux-mêmes n'écoutent pas. Quoi ! vous n'entendez pas votre propre prière, et cette même prière vous voulez que Dieu l'exauce ? J'ai fléchi les genoux, me dites-vous. Oui, mais votre esprit voyageait au dehors : votre corps était dans le lieu saint; mais votre pensée était dans l'espace : votre bouche récitait des paroles; mais votre âme supputait des intérêts, combinait des contrats avantageux, était dans les champs, avec les trésors et les amis. L'esprit du mal, sachant combien nous est profitable le temps de la prière, redouble d'efforts en ce moment. Souvent, quand nous reposons dans notre lit, nous ne pensons à rien en quelque sorte; mais aussitôt que nous voulons prier, mille pensées nous envahissent, pour que nous nous retirions les mains vides.

11. Puisque vous savez qu'il en est ainsi de nos prières, mon bien-aimé, imitez la chananéenne; homme, prenez exemple sur une femme, sur une étrangère, un être faible, abject et méprisé. – Mais vous n'avez pas de fille qui soit tourmentée par le démon. – Qu'importe ? Vous avez une âme couverte de péchés. Que dit la chananéenne ? «Ayez pitié de moi, ma fille est cruellement tourmentée par le démon.» Dites, vous aussi : Ayez pitié de moi, mon âme est cruellement tourmentée par le démon. – C'est un terrible démon que le péché. On a pitié d'un démoniaque, on éprouve de la haine pour un pécheur : on est plein d'indulgence pour celui-là, on n'accorde plus d'excuse à celui-ci. «Ayez pitié de moi.» Parole bien courte, mais qui découvre un océan de bonté : où se trouve la miséricorde, se trouvent aussi tous les biens. Alors même que vous êtes hors de l'Eglise, poussez le même cri : Ayez pitié de moi; cri qui doit s'échapper, non de vos lèvres, mais de votre âme; nous n'avons pas besoin de parler pour que Dieu nous entende. Il n'est pas nécessaire d'être dans un lieu déterminé; un changement de mœurs est seul nécessaire. Jérémie gisait dans la boue, et sa prière y fit descendre Dieu; Daniel était dans la fosse aux lions, et Dieu se pencha vers lui; les trois enfants étaient dans la fournaise, et leurs hymnes apaisèrent le Seigneur; le larron était sur la croix, et la croix, bien loin de lui être fatale, lui ouvrit le paradis; Job était couché sur le fumier, ce qui ne l'empêcha pas d'attirer la miséricorde divine; Jonas était renfermé dans le ventre de la baleine, et sa foi disposa de la divine puissance. Êtes-vous au bain, priez; priez en voyage et dans votre lit : en quelque endroit que vous soyez, priez sans cesse. Vous êtes vous-même le temple de Dieu; la question du lieu est donc pour vous sans importance; une seule chose est requise, la pureté d'intention. Êtes-vous en face d'un juge, priez; si la colère du juge éclate, priez. La mer était devant, les Egyptiens derrière, Moïse au milieu; il ne restait presque pas de place pour la prière : elle se donna toutefois une immense champ. Les Egyptiens, dans l'ardeur de leur poursuite, semblaient devoir l'étouffer contre la mer; Moïse ne faisait pas entendre une parole, et Dieu lui dit : «Pourquoi cries-tu vers moi ?» (Ex 14,15) Si la bouche est muette, l'âme crie. Et vous aussi, mon bien-aimé, quand vous êtes en face d'un juge plein de fureur, qui ne souffre pas la contradiction, qui fait entendre les plus terribles menaces, entouré de bourreaux prêts à les exécuter, priez Dieu, et votre prière calmera les flots irrités.

L'homme revêtu de la puissance est-il sur vous, cherchez un refuge auprès de Dieu. Etes-vous même en présence du monarque, appelez à vous le Seigneur. Le Seigneur est-il donc un homme, pour que vous ne puissiez le trouver qu'en un lieu ? Il est toujours près de nous. Si vous devez adresser une requête à un homme, vous demandez auparavant ce qu'il fait, s'il dort ou s'il vaque aux affaires; son ministre ne vous répondra pas. Quand il s'agit de prier Dieu, vous n'avez besoin d'aucune précaution semblable; où que vous alliez, si vous l'invoquez, il vous entend; aucune occupation, aucun intermédiaire, aucun ministre ne se place entre lui et vous. Dites : Ayez pitié de moi; aussitôt Dieu sera présent. «Vous parlerez encore, nous dit-il, et je vous répondrai : Je suis là.» (Is 58,9) Quelle bonté dans cette promesse ! Il n'attend pas que la prière soit finie; vous avez reçu le bienfait, que vous priez encore. «Ayez pitié de moi.» J'insiste, je vous en prie, imitons la chananéenne. «Ayez pitié de moi, car ma fille est cruellement tourmentée par le démon.» Et le Seigneur finit par lui répondre : «Ô femme, grande est ta foi; qu'il te soit fait selon ton désir.» (Mt 15,28) Où sont les hérétiques ? Est-ce que le Sauveur dit ici : Je prierai mon Père ? A-t-il dit : J'appuierai votre demande

auprès de celui qui m'a engendré ? A-t-il eu besoin de prière ? Nullement. Pourquoi ? Parce que la foi de cette femme était grande; c'est dans la mesure du vase que la grâce est versée. Tant que la prière est nécessaire, le vase manque d'ampleur et de solidité. «Ô femme ! grande est ta foi.» Tu n'as pas vu toi, les morts ressuscités, les lépreux guéris; tu n'as pas entendu les prophètes, tu n'as pas médité sur la loi, tu n'as pas vu la mer divisée, ni aucun autre miracle opéré par moi. Bien plus, j'ai paru te mépriser et te repousser, je suis resté sourd à ta souffrance; et tu ne t'es pas éloignée, tu as persisté dans ta prière. Reçois enfin de moi l'éloge que tu as si bien mérité. «Ô femme ! grande est ta foi.» Depuis longtemps cette femme est morte; mais son éloge subsiste à jamais, plus brillant que le diadème. Dans quelque endroit que vous alliez, vous entendrez partout le Christ prononcer cette parole : «Ô femme ! grande est ta foi.» Entrez dans les églises des Perses, des Goths, des Indiens, des Maures, de tous les barbares sans distinction, et, dans toutes les contrées que le soleil éclaire, dans toutes les langues de l'univers, vous entendrez cette même parole : «Ô femme ! grande est ta foi; qu'il te soit fait comme tu le désires.» Il ne dit pas : Que ta fille soit guérie, mais bien : «Comme tu désires;» guéris-la toi-même, sois toi-même le médecin; je te livre le remède, va, applique-le; qu'il te soit fait comme tu le désires. Que sa guérison soit l'œuvre de ta volonté. – Est-ce donc que la chananéenne opère la guérison par sa volonté et que le Fils de Dieu ne guérit pas par lui-même ? – «Qu'il te soit fait comme tu le désires.» La femme n'ordonne pas, elle ne commande pas au diable; elle veut seulement, et, par cet acte de sa volonté, elle guérit sa fille et chasse les démons. Où sont ceux qui osent dire que le Fils n'agit qu'en vertu de la prière ? «Qu'il te soit fait comme tu le désires.» Voyez la noble origine de cette expression. Le Fils imite ici le Père. Lorsque Dieu créait le monde, il dit : Que le ciel soit fait, et le ciel fut fait; que le soleil soit fait, et le soleil fut fait; que la terre soit faite, et la terre fut faite. La substance jaillit du commandement. Ainsi agit la parole du Fils : «Qu'il te soit fait comme tu le désires.» L'identité de l'expression manifeste l'unité de la nature. «Et sa fille fut guérie.» (Mt 15,28) Quand le fut-elle ? «A la même heure;» non quand la mère rentra dans sa maison, mais avant même qu'elle y arrivât : Elle venait, croyant trouver une démoniaque; elle trouva une jeune fille guérie, et guérit ! par sa volonté, Rendons grâces à Dieu pour tous ces prodiges; à lui seul appartient la gloire dans les siècles des siècles. Amen.